

Malgré sa demande adressée au début d'avril 1895 à Paul Eyschen de ne plus proposer sa nomination à la présidence du Conseil d'Etat, cette nomination est chose faite à la date du 23 du même mois. Thilges est loin d'être enchanté et prévient le ministre d'Etat et le vice-président du Conseil d'Etat H. Vannérus, qu'il se voit forcé de s'abstenir de prendre part aux prochaines séances. Dans sa requête au grand-duc, en date du 30 avril, il écrit notamment: «Dans le Conseil d'Etat il faut que son président soit non seulement apparemment désigné pour présider les séances du plenum, mais encore qualifié pour diriger utilement l'instruction des affaires, et les délibérations du Conseil, après avoir pu acquérir, par un examen spécial, une connaissance parfaite des questions se rattachant au projet ou à l'affaire soumis à l'avis du corps.

«Au dehors, le président représente le Conseil dans les cérémonies publiques, auprès de V. A. R. et de Son Gouvernement, et vis-à-vis des ministres résidents étrangers, des fonctionnaires et du public. C'est indiquer qu'il doit avoir assez de santé et de forces pour une représentation digne et convenable. — Toute autre situation serait contraire au profond respect que le Conseil d'Etat a pour son Auguste Souverain, comme aussi à la bonne marche des affaires, et au prestige dont le Conseil doit jouir dans le public. — Les qualités indiquées me font aujourd'hui défaut; je suis à mon déclin, toujours souffrant, et n'ayant plus qu'un reste de forces nécessaires à l'observation d'un sévère régime de précautions. Cela me qualifie mal pour l'exercice de la présidence du Conseil d'Etat.»

*
*
*

L'acceptation de sa démission, sa nomination aux fonctions de vice-président du Conseil d'Etat ainsi qu'une fort aimable lettre autographe du grand-duc Adolphe, datée du 25 mai, donnent enfin satisfaction à Edouard Thilges.

Le grand âge venu, et ses infirmités, Thilges ne sortait plus, n'acceptait plus aucune invitation. Mais dans sa demeure de la rue Philippe il recevait avec une exquise politesse les visiteurs de marque et avec un plaisir non déguisé ses enfants et petits-enfants. Comme sa vue baissait, il se tenait cantonné derrière une des fenêtres du rez-de-chaussée, occupé à tenir à jour ses papiers et études, même à son âge avancé, car cet homme qui n'avait rien d'un vieillard décrépi, ne pouvait se priver de travail.

En revisant son autobiographie, en 1895, Thilges la fit précéder de ces mots: «Je n'ai jamais été un homme de grande valeur. Mais j'étais un grand travailleur. Par mon travail j'ai été quelque chose. Aujourd'hui que je ne puis plus travailler, je ne suis plus rien.»

Notre surprise fut grande en découvrant dans ses papiers, outre son autobiographie, une demi-douzaine d'études dont la dernière en date fut imprimée en 1896 sur les presses de notre oncle Léon Buck. Sous le